

1871-2021. De la mémoire des barricades aux imaginaires inflammables

Justine Huppe et Denis Saint-Amand

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/contextes/10124>

DOI : [10.4000/contextes.10124](https://doi.org/10.4000/contextes.10124)

ISSN : 1783-094X

Éditeur

Groupe de contact F.N.R.S. COntEXTES

Référence électronique

Justine Huppe et Denis Saint-Amand, « 1871-2021. De la mémoire des barricades aux imaginaires inflammables », *COntEXTES* [En ligne], 30 | 2021, mis en ligne le 18 mars 2021, consulté le 18 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/contextes/10124> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/contextes.10124>

Ce document a été généré automatiquement le 18 mars 2021.



COntEXTES est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

1871-2021. De la mémoire des barricades aux imaginaires inflammables

Justine Huppe et Denis Saint-Amand

- 1 Le présent dossier est publié cent cinquante ans, jour pour jour, après le début de la Commune de Paris. Le 17 mars 1871, Adolphe Thiers donne à son armée l'ordre de récupérer les canons de la butte Montmartre pendant la nuit : par ce geste fort, le chef du pouvoir exécutif entend symboliser le désarmement parisien et acter la reddition française face à la Prusse. Le matin du 18 mars, de nombreux citoyens et citoyennes descendent dans la rue pour exprimer leur refus de cette décision, qui balaie plusieurs mois d'efforts imposés par le siège prussien ; ils parviennent à convaincre une partie des troupes de les rejoindre, forçant l'interruption de l'opération. Le comité central, conscient de l'importance de légitimer son action, organise des élections qui, le 28 mars, aboutissent à la proclamation de la Commune de Paris. Au-delà des désapprobations concernant la gestion de la guerre avec la Prusse, cette révolution est le rassemblement d'un peuple décidé à imposer certaines mesures permettant de concrétiser le rêve d'une vie meilleure – plus juste, plus libre. Comme l'écrit Michèle Riot-Sarcey, les transformations apportées par la Commune furent aussi rapides que spectaculaires :

Outre les mesures imposées par les circonstances – remise des loyers échus d'octobre à avril, échelonnement des échéances commerciales, réforme du Mont-de-piété... –, elle a adopté des réformes qui étaient du ressort d'un État : abolition de la conscription, service militaire (municipal) obligatoire pour tous, séparation de l'Église et de l'État, suppression du budget des cultes. Son œuvre sociale est également loin d'être négligeable, de l'interdiction des amendes dans les ateliers et les administrations aux vastes projets d'organisation du travail, ajoutés à ceux de réorganisation de l'éducation publique gratuite et obligatoire. À la Commission de l'enseignement, au nom de la liberté de conscience, Édouard Vaillant préparait la laïcisation de l'école. Dans différents arrondissements, les congrégations religieuses furent remplacées par des instituteurs et institutrices ; l'éducation nouvelle était projetée, notamment pour l'éducation des filles¹.

- 2 Cette émergence d'une démocratie alternative au cœur même de la République provoque une rupture nette avec le gouvernement versaillais : la capitale est divisée et le conflit se mue en guerre civile. Si l'apparente soudaineté de l'embrasement communard doit être relativisé (relevant davantage d'un lent glissement, préparé depuis la fin du second Empire par l'effervescence politique des clubs récemment réautorisés et par celle des grèves, pas encore canalisées par les syndicats²), sa répression sera des plus abruptes. La Commune durera un peu plus de deux mois (72 jours, exactement) avec, comme climax, la « Semaine sanglante », du 21 au 28 mai, durant laquelle les troupes versaillaises exécutent des milliers d'insoumis³.
- 3 Janvier 2021. À l'heure des soldes, quelques minutes de lèche-vitrines virtuels suffiront à vous en avertir : la marque de vêtements « Commune de Paris 1871 », qui commercialise des vêtements et accessoires chics pour homme depuis 2009, est en liquidation totale. Il ne reste plus que quelques mois aux fidèles de cette maison pour craquer sur une surchemise « Blanqui », hésiter entre un motif uni « Rossel » ou un ligné « Eudès », voire faire l'acquisition d'un mug réalisé en collaboration avec les céramiques Astier de Villatte, rendant hommage à Louise Michel et à Gustave Courbet pour la (très peu modique) somme de 86€. Sans faire de cette anecdote le signe d'une récupération généralisée de la mémoire révolutionnaire par le marché (et ce, même s'il faut bien constater que la marque réduit l'« audace » et la « liberté » de la Commune à un certain goût pour le « *casual chic* » et le savoir-faire français), on peut à tout le moins y voir l'indice d'une mise en disponibilité relativement apaisée de la mémoire de la Commune⁴.
- 4 D'autres signes semblent accréditer cette hypothèse. En ce qui concerne par exemple l'intégration de l'épisode communard au récit républicain, on ne peut que s'étonner de la décomplexion avec laquelle certains ont milité en faveur de la panthéonisation de Louise Michel (en 2013) ou de Rimbaud et Verlaine (en 2020), et ce, malgré la participation et/ou le soutien de ceux-ci à une insurrection précisément écrasée par la III^e République. Si l'épisode de 1871 n'a intégré les programmes scolaires en France qu'au début des années 2000 pour mieux en disparaître à peine dix ans plus tard, il faut toutefois reconnaître que quelque chose semble avoir changé dans la façon dont le récit républicain tente de faire place aujourd'hui à la Commune. Éric Fournier rappelle ainsi comment des personnalités politiques majeures et faisant parfois partie de l'ordre protocolaire de l'État ont rendu hommage à la Commune, quand elles n'ont pas œuvré à la réhabilitation des communards depuis la fin des années 1980, que ce soit timidement (Laurent Fabius, alors président de l'Assemblée, classait 1871, comme 1789, 1830, 1848 et 1936 au rang des « valeurs qui nous unissent ») ou maladroitement (Jean Tibéri, maire libéral de Paris, inaugurant une plaque commémorative et s'attirant les huées de la foule en s'autoproclamant « héritier » de l'esprit de la Commune)⁵. Déjà au moment du centenaire, André Leroy, membre du bureau politique du PCF, s'en désolait à demi-mots : « Il n'y a pratiquement plus de partisans des versaillais. Tout le monde honore la Commune, même ceux qui s'efforcent d'en falsifier les engagements⁶. »
- 5 Cinquante ans plus tard, on lui donnerait volontiers raison, à quelques exceptions notables près : Emmanuel Macron s'est justifié d'avoir reçu Vladimir Poutine dans le faste de Versailles en ajoutant que « c'est là où la république s'était retranchée quand elle était menacée », la basilique du Sacré cœur – érigée pour expier la Commune (« France repens-toi », exhorte son abside⁷) – fait à l'heure actuelle l'objet d'une procédure de classement parmi les monuments historiques de France, et l'un des livres

de vulgarisation historique les plus vendus ces dernières années, *Métronome* de Lorant Deutsch, continue de réduire la Commune à une crise de « fureur populaire » manipulée depuis l'étranger par l'Association Internationale des Travailleurs, suivant un prisme de lecture contre-révolutionnaire digne de Flaubert ou – c'est moins flatteur – de Jean Sévillia⁸.

Poétique du rattrapage

- 6 S'il persiste assurément des relents versaillais dans les mobilisations publicitaires, politiques et intellectuelles de la Commune de Paris, elles semblent bien être à traquer sur un fond de reprises ou d'appropriation hétérogènes, désinvoltes, démesurément généreuses ou parfois tacitement malveillantes de l'insurrection de 1871. Dans la postface qu'il ajoutait en 2010 à son ouvrage *Les Écrivains contre la Commune*, Paul Lidsky faisait, pour la production littéraire, à peu près les mêmes observations :

Depuis le centenaire de 1971, et surtout depuis les années 1990, la Commune de Paris n'a jamais été autant présente dans les livres et la culture. Il ne se passe pas d'année sans que plusieurs livres n'en fassent un thème central ou secondaire de leur fiction et cela dans tous les domaines possibles : romans, nouvelles, théâtre, littérature policière, bandes dessinées, romans pour la jeunesse. Et autant à la fin du XIX^e siècle, c'est la vision anticommunarde qui dominait largement, autant, au fil du temps, on assiste à un retour de balancier complet : plus aucun ouvrage ne fait désormais l'apologie de Thiers et des Versaillais. Comment expliquer ce renversement, quelles en furent les étapes et comment expliquer l'engouement croissant pour la Commune ? On pourra également se demander pourquoi aujourd'hui, il n'y a plus deux visions antithétiques de la Commune, mais des lectures plurielles, éclatées, complémentaires de l'événement⁹.

- 7 Lidsky faisait remonter aux années 1930 la veine des réécritures fictionnelles de la Commune, épinglant *Les Massacres de Paris* de Jean Cassou (1930) comme un roman traitant « autant des préoccupations des intellectuels antifascistes de cette période que de la Commune¹⁰ ». De même, plus près de nous, la trilogie *Les Damnés de la Commune* (2019), roman graphique de Raphaël Meyssan, interroge l'insurrection et son écrasement en exploitant avec méthode des récits et témoignages contemporains de l'événement (parmi lesquels ceux de Victorine Brocher, qui accompagnent les trois tomes) tout en soulignant l'analogie entre des signes de mépris de classe énoncés en 1871 et des saillies du même acabit prononcées par des présidents de la V^e République¹¹ ; tandis que Michèle Audin raconte dans *Comme une rivière bleue* (2017) le soulèvement presque au jour le jour, par un travail de fictionnalisation des archives et par quelques jeux formels oulipiens qui font résonner l'impact de l'événement pour un présent qui tend à l'oublier, à le muséifier ou à le méconnaître – comme elle l'explique dans l'entretien qu'elle publie dans ce numéro. *Dans l'ombre du brasier* (2019) d'Hervé Le Corre, fonctionne sur un autre principe, puisqu'il trouve dans l'unité de temps et de lieu offerts par la Semaine sanglante l'inspiration d'un polar historique (à la façon d'un Jean Vautrin, avant lui). D'autres romanciers se sont encore récemment saisis de la Commune, en se focalisant notamment sur la voix de communards en exil : le Courbet, bavard, de François Dupeyron dans *Le Grand soir* (2006) par contraste avec celui de David Bosc dans *La Claire fontaine* (2013) ou, encore, le moins connu Octave Keller dans *L'imitation du bonheur* de Jean Rouaud (2006).

- 8 Ces récits peuvent également hériter de la Commune tout en s'en émancipant : c'est le cas des *Dix petites anarchistes* (2018) de Daniel Roulet, où des femmes partent fonder une communauté utopique en Patagonie après avoir voyagé sur le bateau qui avait transporté Louise Michel et Henri Rochefort avant elles. Cela s'observe aussi dans *L'évasion d'Arthur ou la Commune d'Hochelaga* (2019), roman de Simon Leduc analysé dans le présent dossier par Sylvain David et qui transporte un mode d'autodétermination communaliste à la banlieue montréalaise contemporaine, en relatant les stratégies de résistance imaginées par un groupe d'anarchistes et de laissés-pour-compte désireux de redevenir les maîtres de leur histoire. Les réalisateurs Benoît Delépine et Gustave Kervern ont de leur côté proposé un déplacement satirique avec le film *Louise-Michel* (2008) : après la délocalisation d'une usine de textile, les ouvrières lésées décident, sur la proposition de Louise (campée par Yolande Moreau), de mettre leurs indemnités en commun pour s'offrir un tueur à gages et supprimer leur patron ; la médiocrité de l'assassin (Michel, joué par Bouli Lanners) contraint Louise à l'assister dans sa tâche. Burlesque, ce *road movie* peut sembler bien éloigné de la Commune, qu'il ne paraît évoquer que par un clin d'œil à la faveur d'un titre fondant les prénoms des deux anti-héros pour renvoyer à la « Vierge rouge » ; le calembour onomastique fait en réalité pleinement sens, en ce qu'il accompagne un soulèvement de travailleuses contre un patronat cynique, mais aussi, plus largement, une thématization incisive des effets délétères de la mondialisation et de l'économie néolibérale, qui dynamise la filmographie des réalisateurs depuis *Aaltra* (2004) jusqu'à *Effacer l'historique* (2020).
- 9 Dans la postface de son essai, Paul Lidsky explique le regain d'intérêt pour la Commune en mobilisant trois explications complémentaires. La première tient à un phénomène de « rattrapage » fonctionnant comme une compensation non seulement à l'égard de la Semaine sanglante et de la répression qui l'a suivie, mais aussi de la tentative d'effacement de la mémoire de l'insurrection. Ainsi, Lidsky rappelle l'injonction à l'oubli et au pardon proférée par Gambetta au moment où, le 21 juin 1880, il proposait une loi d'amnistie des communardes : « Il faut que vous fermiez le livre de ces dix dernières années, que vous mettiez la pierre tumulaire de l'oubli sur tous les crimes et tous les vestiges de la Commune et que vous disiez à tous qu'il n'y a qu'une France et qu'une République¹². » Bien avant Gambetta, pareil appel à l'oubli au profit de la cohésion avait été formulé, au cœur même du conflit, par le Parnassien François Coppée qui, ne craignant pas de déroger au confort de sa poésie bourgeoise et désengagée, avait publié *Plus de sang !*, long poème patriote dans les dernières strophes duquel il s'improvisait stratège militaire et, tout en leur promettant l'amnistie, invitait les communards à déposer les armes pour mieux préparer la future riposte contre la Prusse :
- Ô mes fils égarés, jetez, brisez vos armes.
 - Assez ! il n'est jamais trop tard.
 - Ne combattez pas plus pour un mot illusoire ;
 - Arrêtez, plus de sang ! nous n'avons qu'une gloire
 - Et nous n'avons qu'un étendard.
 - La victoire est horrible et ma mort seule est sûre.
 - Cruels, vous retournez le fer dans la blessure
 - Où l'a plongé le Prussien !
 - Arrêtez ce combat qui m'achève et me navre,
 - Insensés qui voulez sur un front de cadavre
 - Planter le bonnet phrygien.

La paix ! faites la paix ! Et puis, pardon, clémence !
 Oublions à jamais cet instant de démente.
 Vite à nos marteaux. Travaillons.
 Travaillons en disant : C'était un mauvais rêve.
 Et plus tard, quand mon front qui vite se relève
 Lancera de nouveaux rayons,
 Alors, ô jeunes fils de la vaillante Gaule,
 Nous jetterons encor le fusil sur l'épaule
 Et, le sac chargé d'un pain bis,
 Nous irons vers le Rhin pour laver notre honte,
 Nous irons, furieux, comme le flot qui monte
 Et nombreux comme les épis.
 – Dis-leur cela, ma mère, et, messagère ailée,
 Mon ode ira porter jusque dans la mêlée
 Le rameau providentiel,
 Sachant bien que l'orage affreux qui se déchaîne
 Et qui peut d'un seul coup déraciner un chêne,
 Épargne un oiseau dans le ciel¹³.

- 10 « Pardon, clémence ! » promettait le poète, perdant peut-être de vue qu'il s'adressait à celles et ceux qui entendaient renverser un système dont ils ne voulaient plus être les dupes, ou les croyant candides au point d'accepter que l'absence de représailles constitue un argument susceptible de les renvoyer à la routine de la servitude. C'est peu dire que l'élan du « rattrapage » épinglé par Lidsky est aussi fonction de l'intensité des violences, physiques et symboliques, subies par les communard·e·s. Dans son important essai sur les usages politiques de la Commune, Éric Fournier rappelle que la stratégie de censure s'est étendue jusqu'aux sépultures : ainsi, l'enfouissement de la dépouille de Charles Delescluzes¹⁴ dans la fosse commune du cimetière de Montmartre empêchait que sa tombe ne devienne un lieu de rassemblement et de mémoire, tandis que la mention de la « Commune » était interdite sur les tombes de celles et ceux qui avaient participé à l'insurrection¹⁵. Mais il est des injonctions paradoxales, et – c'est la grande leçon laissée par Érostrate – tenter de contraindre à l'oubli ne peut que provoquer l'effet inverse.
- 11 Au-delà des familles des communard·e·s assassiné·e·s, de celles et ceux contraints à l'exil, victimes directes de la politique versaillaise, c'est toute une génération qui a été marquée par l'écrasement de la Commune et sa condamnation au silence : sans verser outre mesure dans l'illusion rétrospective d'une cohérence reconstruite, on peut par exemple relier l'engagement anarchiste d'un Félix Fénéon au traumatisme procédant de l'écrasement de la révolution communarde, alors qu'il n'avait que dix ans, et des récits clandestins du massacre¹⁶ ; situation similaire chez Georges Darien, plus jeune d'un an que Fénéon et chez qui la Commune révèle un conflit axiologique avec son milieu d'origine, comme le montre Aurélien Lorig dans ce numéro. Quant à Arthur Rimbaud, malgré ses rodomontades et le témoignage peu fiable d'Ernest Delahaye, il n'a sans doute pas participé à l'insurrection, lui non plus : la richesse de ses possibles et l'écrasement cynique des « révoltes logiques » ont toutefois innervé la majeure partie des écrits qui l'ont suivie, parfois de façon évidente, parfois sous couvert de cryptages, depuis un intrigant et hypothétique « projet de Constitution révolutionnaire » qui ne nous est pas parvenu¹⁷ jusqu'à « Après le Déluge », allégorie liminaire des *Illuminations*, en passant par « Les mains de Jeanne-Marie », « L'Orgie parisienne ou Paris se repeuple » et « Le Bateau ivre », dont Steve Murphy a montré qu'il était « la synecdoque [...] ou plus probablement le métonyme » de la Commune¹⁸. Ce long poème,

dont tout le monde sait qu'il dit le désir d'évasion, porte aussi la charge d'un contexte répressif qui voyait les communard·es condamné·es à l'exil dans les colonies – et ce n'est pas un hasard si le poème dit la nostalgie d'une « flache », modeste « eau d'Europe » sur laquelle flotte un « bateau frêle comme un papillon de mai », ni s'il se conclut sur la mention d'un regard inquisiteur et d'une triple privation de liberté (« Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames, / Enlever leur sillage aux porteurs de cotons, / Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes, / Ni nager sous les yeux horribles des pontons » – le dernier mot pouvant renvoyer à ces anciens navires de guerre réaffectés en prisons et dans lesquels étaient détenus les communards¹⁹).

Une mémoire ambivalente et déchaînée

- 12 La deuxième hypothèse soulevée par Lidsky pour expliquer la vivification de la mémoire communarde tient à l'affaiblissement du paradigme communiste ; avec la chute du mur de Berlin, la Commune de Paris a pu prétendre à une relecture « désoviétisée et "renationalisée"²⁰ ». Kristin Ross va dans le même sens quand elle note que « la fin du communisme d'État a délivré la Commune du rôle qu'elle avait joué dans l'historiographie communiste officielle²¹ ». Entre les reprises de la Commune par des logiques d'états et de partis communistes et ses réappropriations dans des perspectives plus autonomes et anti-autoritaires, on touche en réalité à l'une des ambivalences fondamentales de la Commune. Cette équivocité était déjà partiellement annoncée dans la division qui opposera au début du mois de mai 1871 une majorité – formée de républicains jacobins et de blanquistes, favorable à l'élection d'un « Comité de Salut public » (groupe d'élus ayant des pouvoirs étendus sur toutes les commissions) –, et une minorité, plutôt composée d'internationalistes et de radicaux, dénonçant ce qui lui apparaissait alors comme un pouvoir dictatorial²². Se jouait là un clivage entre une dictature organisée au nom du peuple et un mode de gouvernement quasi direct et opposé à tout état despotique – clivage irrésolu et propice aux appropriations diverses (communistes, anarchistes, patriotiques...) comme aux relectures divergentes (la Commune aurait dû marcher sur Versailles, elle aurait dû être mieux organisée militairement ou, au contraire, elle n'aurait pas dû élire de gouvernement et se contenter de son auto-organisation par arrondissements). Dans *L'Insurgé*, Jules Vallès, qui fut pourtant membre de la minorité, illustre tragiquement la façon dont cette ligne de fracture fut relativisée par la répression : pragmatique et déterminé, Vingtras assume alors qu'il « vaut mieux sombrer sous le pavillon fait avec les guenilles de 93 » ou « accepter une dictature du déluge et qui nous a paru une insulte à la révolution nouvelle, mieux vaut tout ! – que paraître abandonner le combat ! ». La contribution de Cécile Robelin à cette livraison revient précisément sur ces hésitations du roman vallésien à définir les limites du pouvoir et de l'autorité tels qu'engagés par l'expérience communarde.
- 13 Ce double visage de la Commune (autorité vs souveraineté, dictature pour le peuple vs gouvernement par le peuple, étape d'une téléologie révolutionnaire vs expérimentation de l'émancipation) est au cœur des récupérations discursives de l'insurrection, de la façon dont elle a été dite et pensée au fil de l'histoire : tenue pour le crépuscule des pratiques de la république sociale du XIX^e siècle par Jacques Rougerie, la Commune, malgré son écrasement, a fréquemment été présentée comme une ouverture de l'espace des possibles, comme le début d'un ère nouvelle (chez Karl Marx, qui y voyait « la

forme politique enfin trouvée de l'émancipation²³ », chez Louise Michel²⁴ et Prosper-Olivier Lissagaray²⁵, dans les textes desquels l'isotopie de la nouveauté et de l'énergie est notamment activée par des métaphores jouant sur la luminosité). Kristin Ross elle-même a montré comment l'« existence en acte » de la Commune a permis à ceux qui y ont pris part d'engager une « dialectique du vu et du conçu » qui conduit l'expérience révolutionnaire et la pensée de cette dernière à se nourrir mutuellement, mais aussi comment cet événement, par l'engagement de cette dialectique, a suscité la reconfiguration de visions du monde et principes épistémologiques chez Marx (dont *La guerre civile en France* nourrit directement le troisième chapitre de *L'État et la révolution* de Lénine, qui trouvait dans la sédition parisienne une anticipation ratée de ce que devrait être la Révolution de 1917), Morris ou Kropotkine²⁶. Et si Michèle Riot-Sarcey note ironiquement que Marx fut sans doute « le seul des “marxistes” à comprendre la portée de cet événement d'exception²⁷ », il ne faudrait pas croire que la récupération doctrinaire de la Commune fut la seule possible.

- 14 Déjà, le cinéaste Sergueï Eisenstein, dans *Octobre* (1927), film résultant pourtant d'une commande officielle de l'URSS, parvenait à perturber par la technique du montage le cadrage idéologique imposé par Lénine et Staline à propos de la Commune, comme le montre Pascal Rousse dans ce dossier. Dans un entretien récent, Jacques Rancière signalait que, bien que participant des références convoquées de façon systématique par « le marxisme autoritaire qu'incarnait [...] le Parti Communiste²⁸ », l'insurrection autorisait aussi une prise par le biais de l'émancipation ouvrière, qui permettait de retourner l'événement contre une idéologie s'en réclamant de façon trop rigoriste – « pour la génération de 1968, [La Commune] se mettait à incarner la révolution authentiquement ouvrière et antiautoritaire, opposée au marxisme d'État et à sa dégénérescence²⁹ ». De même, comme l'écrit Daniel Bensaid, l'intérêt que les situationnistes ont porté à la Commune permettait de « contribuer à une critique radicale du stalinisme et, plus largement, du phénomène bureaucratique³⁰ » : engagés dans un conflit heuristique avec Henri Lefebvre, les situationnistes s'accordaient néanmoins avec le philosophe sur la façon dont le modèle communard pouvait inspirer des stratégies de réappropriation de l'espace et de transformation de la vie quotidienne, mettant la reconquête de la ville au centre d'une démarche révolutionnaire.
- 15 Ces exemples suffisent à montrer que des usages mémoriels et programmatiques de la Commune autres que ceux du marxisme d'État n'ont cessé d'être mobilisés par le camp progressiste. Et si elle a pu nourrir ce qu'Enzo Traverso nomme la « mélancolie de gauche³¹ », elle n'en est pas moins fréquemment saisie, de nos jours, comme modèle et comme promesse, au fil de reprises symboliques où elle incarne non seulement la révolte énergique du peuple, mais aussi la capacité d'autogestion, l'autonomie, l'équipollence des individus et la joie de l'émancipation : en témoignent, parmi d'autres, les références et héritages de 1871 qui ont pu se manifester du côté de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes³² ; dans la théorie du municipalisme libertaire forgée par Murray Bookchin³³ et celle du confédéralisme démocratique proposée par Abdullah Öcalan pour sortir les Kurdes de la dépendance de la Turquie et de la Syrie³⁴ ; dans les écrits spontanés des Gilets jaunes (tags, pancartes et inscriptions sur leurs gilets – « Vive la Commune ! », « 1871 raisons de niquer Macron », « Demain c'est 1871 »), mais aussi dans les expériences de démocratie citoyenne nées du mouvement, depuis les bivouacs des ronds-points jusqu'aux assemblées participatives³⁵ ; sur les banderoles contestataires suspendues aux fenêtres pendant le confinement lié à la pandémie de

Covid-19 (« Après le Covid, la Commune ! ») ou encore sur les pancartes brandies lors de la grève unitaire du personnel de l'Éducation nationale et des étudiant·es pour l'emploi, les salaires, les conditions de travail et d'études organisée le 26 janvier 2021 (à l'occasion de laquelle on a notamment pu lire ce slogan étudiant pugnace : « On veut le RSA avant la Commune »).



Manifestation de l'Éducation nationale, Paris, 26 janvier 2021 © Jean-Philippe Cazier

Emprises et empreintes imaginaires

- 16 La multiplicité de ces reprises et héritages procède largement du troisième motif mobilisé par Paul Lidsky pour expliquer la permanence de la Commune : les « merveilleux scénarios qu'elle fournit à la fiction » et « l'emprise de cet événement sur nos imaginations³⁶ ». Derrière son apparente légèreté, cette hypothèse mérite d'être développée plus avant. Reformulée plus précisément (comme une interrogation sur les affinités de l'histoire de la Commune avec la fiction et de la fiction avec la Commune), elle invite à interroger à la fois la propension des analystes de la Commune à recourir au vocabulaire du style, de l'imaginaire, de la métaphore voire de la fiction, mais aussi à réfléchir aux prises qu'a effectivement offert l'insurrection à une nébuleuse de discours et d'images artistiques.

Praxis créatrice et images instituées

- 17 Nombre de commentateurs et commentatrices ont relevé le rapport de la Commune à la fiction. Henri Lefebvre soulignait déjà à sa façon la dimension imaginaire de l'insurrection parisienne en insistant sur les aspérités de son « style » et leurs implications méthodologique. Parler du « style de la Commune » avait vocation à tenir compte de la *forme* des faits historique dans la manière de les narrer, et donc à se

préservé d'une fiction rétrospective qui voudrait que les historiens aient à raconter le passé comme s'ils n'en connaissaient pas déjà l'issue. Dès l'entame de *La Proclamation de la Commune*, Lefebvre affirmait que le style propre de la Commune était celui de « la Fête » et assumait que cette forme caractéristique de la « praxis créatrice » communarde guiderait sa narration de l'histoire³⁷. Dans *L'Imaginaire de la Commune* (2015), Kristin Ross fait quant à elle un usage du concept d'imaginaire à la fois comme force instituante et matrice d'images instituées, puisqu'elle insiste non seulement sur la capacité de l'évènement communard à susciter des bifurcations nouvelles dans les pensées d'auteurs qui n'ont pas toujours été des acteurs de premier rang de l'insurrection (d'Elisée Reclus à William Morris en passant par Pierre Kropotkine et bien sûr par Marx), mais aussi sur l'attention portée lors de l'insurrection parisienne à la question de la représentation au sens politique comme au sens esthétique. Ross rappelle ainsi l'importance accordée par la Commune à la question d'un art public (par exemple, au moment de créer la Fédération des artistes, présidée par Gustave Courbet), elle souligne ses affinités avec un artisanat encore majoritaire parmi le camp insurgé (Frank Jellinek écrit qu'elle fut « une révolution de cordonniers³⁸ ») et met plus généralement en évidence la propension de la Commune à poser des actes dotés d'une efficacité toute symbolique. Certaines déclarations de la Commune (prises alors que Paris était en état de guerre civile et de siège, et donc dans l'incapacité d'assurer les conditions de leur application), de même que l'incendie des guillotines ou le déboulonnage de la colonne Vendôme relèvent ainsi moins de décisions pragmatiques que d'une « détermination à ne pas composer avec les vieilles légendes cocardières », comme le dira William Morris³⁹.

- 18 Plus récemment, encore, nombre d'historien·ne·s ont réaffirmé les affinités entre la Commune et la notion d'imaginaire. Soulignant la diversité des usages politiques de l'insurrection, Marc César et Laure Godineau notent que « cette multiplicité laisse un champ infini aux imaginaires. L'évènement est et a été, il captive aussi pour ce qu'il aurait pu être. Il devient ce qu'on voudrait qu'il ait été. Les imaginaires reposent par ailleurs sur toutes les représentations artistiques et littéraires de la Commune qui, par d'autres biais que les sciences humaines, contribuent grandement à son appréhension, à sa définition et à sa construction sociale⁴⁰. » Éric Fournier relève pour sa part que « de 1871 à 1873, presque 300 livres, des milliers d'articles de presse, des centaines de caricatures ou de photographies exposent les représentations versaillaises », et, en sus d'une fonction promotionnelle pour des écrivains et artistes inféodés au pouvoir en place, confère à cet ensemble un rôle de propagande : « légitimer, et encourager la répression versaillaise en transformant l'utopie communarde en un exemplaire conflit de classes, plus encore en une récapitulation de toutes barbaries, une apocalypse rouge, un mal métaphysique inouï⁴¹. » Dans ces emprunts à César et Godineau et à Fournier, on devine deux acceptions voisines mais pas exactement superposables de l'*imaginaire* : d'une part, une valeur opposant l'*imaginaire* à la *réalité* (c'est-à-dire saisissant, comme l'écrit Éric Bordas, « le moment où les modes d'expression dévient de leur fonction représentative des objets pour mettre en scène les fantasmes d'un sujet – ce sujet pouvant être individuel – ou les croyances d'un groupe, avec interactions possibles des unes aux autres⁴² »); d'autre part, une valeur située dans le sillage des travaux de Cornelius Castoriadis sur l'« institution imaginaire de la société » qui permettent « de comprendre comment les collectivités élaborent de grandes réponses aux questionnements sur leurs identités, et par là forment des réseaux de significations, au fondement de leurs institutions⁴³ ». Grille de lecture du monde mouvante, hétéroclite et

latente, selon les définitions respectives qu'en proposent Pierre Popovic⁴⁴ et Alex Gagnon⁴⁵, l'« imaginaire social » associé à un événement, un fait, une institution, un individu ou à quelque entité que ce soit, désigne les valeurs, croyances, connotations et réseaux sémantiques qui lui sont associés à un moment donné. En ce sens, la notion d'*imaginaire* se soustrait à la connotation mystificatrice qui pèse souvent sur celle d'*idéologie* (dans le sillage, notamment, d'Althusser⁴⁶), dont elle partage certains modes de fonctionnement, mais dont elle atténue les significations déterministes et fonctionnalistes pour en souligner l'inventivité et la force fédératrice. Chansons, poèmes, caricatures, récits plus ou moins brefs participent d'un vaste ensemble de « productions imaginaires », charriant des traces d'un imaginaire social et contribuant elles-mêmes à infléchir celui-ci en retour.

- 19 Créativité de l'agir révolutionnaire (inventivité institutionnelles, décrets progressistes, prise d'autonomie radicale), façonnement d'images marquantes pour nos représentations partagées (scènes de fusillades ou de procès, figures tour à tour infâmant ou héroïsées des pétroleuses et incendiaires, etc.), espace de clivage du champ littéraire de l'époque : voilà qui explique que, cent-cinquante ans après la Semaine sanglante, le titre du présent dossier accole encore le terme *imaginaire* au nom de la Commune de Paris. Plusieurs historien-ne-s ont également fait ce choix et ce n'est pas un hasard si Quentin Deluermoz, dans un essai à la méthodologie impeccable dont nous republions un extrait dans ce dossier, s'autorise à emprunter la technique littéraire du *cut-up* pour « restituer l'impression d'écrasement », révéler « ce continent discursif de l'après-Commune qui enfouit l'événement sans jamais en épuiser le sens », et « laiss[er] deviner les contradictions internes de lieux communs ressassés de mille manières⁴⁷ ». Bien que leurs objets diffèrent largement, un même air de famille se retrouve dans la démarche adoptée dans cette livraison par Patrick Marcolini : enquêtant sur les usages du référent *commune* dans les écrits du Comité invisible, l'auteur montre comment ces mobilisations fonctionnent à la manière d'une métaphore (condensant des images de fêtes, d'appropriations de l'habitat et de guerre), voire comme une « métaphore des métaphores » qui en dit davantage sur les perspectives philosophiques défendues par le Comité invisible que sur l'insurrection de 1871 elle-même.

Fictions et contre-fictions de la Commune

- 20 La Commune a conféré un rôle majeur à certaines figures comme Louise Michel, Jules Vallès, Courbet, Eugène Pottier ou Jean-Baptiste Clément, à tel point qu'elle peut désormais passer pour un creuset inédit, à la fois archive et catalyseur permettant d'enregistrer la polyphonie de l'événement et d'entretenir sa mémoire. On s'est toutefois longtemps accordé à dire que la Commune n'avait eu qu'une piètre portée littéraire, pour des raisons matérielles évidentes (le manque de temps !) mais aussi pour des motifs sociologiques.
- 21 Comme l'a montré Paul Lidsky, les individus occupant les positions dominantes au sein des champs littéraire et artistique se sont souvent montrés d'une extrême virulence à l'égard de l'insurrection quand ils ne l'ignoraient pas ; c'est à ceux-là qu'on doit une part importante des représentations infâmant des insurgé-es. À force de répétitions, la figuration du communard en butor aviné devient un stéréotype, auquel s'articule celui de la pétroleuse sur lequel nous reviendrons en fin de texte. Autorisons-nous ici

quelques ajouts à la poétique du mépris ourdie par des Gautier⁴⁸, Feydeau⁴⁹ et Paul de Saint-Victor⁵⁰. Le caricaturiste Amédée de Noé, plus connu sous le pseudonyme de Cham, avait donné au *Figaro* des dessins acerbes durant le siège prussien (à l'image d'un tir d'obus sur des enfants jouant au Jardin du Luxembourg, accompagné de la légende « La valeur prussienne n'attend pas le nombre des années » et réagissant aux bombardements du 5 janvier, qui avaient coûté la vie à une fillette), il esquisse pendant l'insurrection quelques prétendues scènes de la vie quotidienne, rassemblées sous le titre *Les Folies de la Commune* au bureau du journal *L'Éclipse*. Chez lui, les communards sont réduits à des miséreux alcooliques et violents, comme en témoigne le 18^e item de la série, figurant un jeune garçon interpellant un pharmacien derrière son comptoir : « – M'sieu, vous ne pourriez pas me céder un peu de pétrole ?... papa qu'était gris a bu celui qu'on m'avait donné pour mettre le feu. » Ailleurs, il imagine « Le Châtiment de Courbet », qui consisterait à « Le nommer gardien de la Colonne relevée » (n° 7) ou ironise sur le paradoxe des dégâts bâtimentaires en croquant un vieillard en haillons s'exclamant, devant un champ de ruine, « Criez donc contre la Commune ! Elle allait la résoudre, la question des loyers ! » (n° 10).



Cham, *Les folies de la Commune*, n° 18, 1871.

- 22 Dans le film *La Commune (Paris, 1871)*, dont Jeremy Hamers analyse ici les enjeux, Peter Watkins dresse un florilège de citations édifiantes qui ont contribué à alimenter l'appareil idéologique d'État (métaphorisé ici par le travail d'une « TV nationale » dévolue à la cause versaillaise) : il rassemble des saillies de George Sand (dans une lettre de juillet 1872 : « On y voit toutes sortes d'essais, de fantaisies, de prétentions à la science sociale, mais au fond, il n'y a que des passions, des rêveries ou des appétits. L'ambition, l'ignorance et la vanité dominent le tout. »), de Maxime Du Camp (dans *Les Convulsions de Paris* : « Selon ma façon de penser, les femmes qui se donnent à la Commune sont mauvaises et folles. Les femmes excellent dans les actes de cruauté qu'elles prennent pour des actes de courage. »), d'Émile Zola (dans la « Lettre de Paris »

qu'il adresse au *Sémaphore de Marseille* le 14 mai 1871 : « Cet esprit frondeur qui fait de Paris une ville [...] révolutionnaire par excellence, s'incarne surtout dans certaines femmes qui deviennent [...] de véritables harpies, des mégères jetant feu et flamme. ») et du critique Francisque Sarcey (« Les femmes présentent dans cet accès de démence, une exaltation plus féroce que les hommes ; c'est parce qu'elles possèdent un système nerveux plus développé ; c'est que leur cerveau est moindre et leur sensibilité plus aiguë. »).

- 23 Encore Watkins fait-il l'économie des formules les plus turpides d'un Zola obsédé par l'ordure – comme le rappelle David Charles dans l'article qu'il lui consacre dans ce dossier – et qui, au lendemain de la Semaine sanglante, déplorait les problèmes sanitaires qu'allaient poser les cadavres : « Les bandits, qui, pendant leur vie, ont pillé et incendié la grande cité, vont l'empester par leurs cadavres. On craint que le choléra ne naisse de l'horrible massacre. Jusque dans leur pourriture, ces misérables nous feront du mal⁵¹. » De même, le réalisateur évacue les nombreuses vitupérations de Flaubert, dont Lidsky note justement qu'elles « pourraient être intégré[e]s au *Dictionnaire des idées reçues*⁵² » : le romancier, en porte-à-faux avec un *habitus* bourgeois qu'il ne cesse de vouloir tenir à distance, est une fois de plus rattrapé par ce dernier quand il se met à « tonner contre » les dangers qui menacent son confort de rentier. C'est plusieurs mois après les événements que Flaubert se montre le plus acrimonieux, regrettant, dans une lettre à George Sand, que le sort des insurgé·es se soit révélé trop clément : « Je trouve qu'on aurait dû condamner aux galères toute la Commune, – & forcer ces sanglants imbéciles à déblayer les ruines de Paris, la chaîne au cou – en simples forçats. Mais cela aurait blessé l'humanité – on est tendre pr les chiens enragés. & point pr ceux qu'ils ont mordus⁵³. » De ce point de vue, le comble est sans doute atteint par Charles-Marie Leconte de Lisle, dans une lettre à José-Maria de Heredia datée du 2 juin 1871, de laquelle on s'en tient généralement à extraire une version tronquée de l'énumération de la « ligue de tous les déclassés ». C'est pourtant l'ensemble de la missive qui est d'une violence inouïe à l'égard des communard·es, dont elle réclame rien de moins que l'éradication. On sait que Leconte de Lisle désirait supplanter le romantisme, dont il fustigeait notamment un engagement politique qui lui paraissait déplacé ; les satiristes de la période le qualifiaient d'« impassible » en se gaussant de sa prétention à l'impartialité et à la hauteur de vue. Il n'était en réalité, comme en témoigne ladite lettre, ni le premier ni le dernier à confondre cette chimère de la neutralité avec son propre positionnement réactionnaire :

Nous commençons à nous remettre de l'impression d'horreur qui nous a écrasés. Cependant, le châtement infligé à ces bêtes féroces a été si terrible que, malgré mon exaspération bien légitime, j'en suis encore épouvanté. Certes, de tels monstres méritaient d'être traités comme des loups enragés ; ils nous auraient tous massacrés ou brûlés vifs, s'ils en avaient eu le temps ; ils ont assassiné des familles entières repoussées dans les flammes à coups de baïonnettes ; ce sont de misérables pillards dont les poches étaient bourrées d'or et de billets de banque volés dans toutes les caisses publiques et privées ; ils ont réduit en centres la bibliothèque du Louvre, criblé d'obus la Galerie d'Apollon et totalement incendié les Tuileries, le Palais d'Orsay, l'Hôtel de Ville avec ce qu'il contenait de richesses nationales à jamais perdues, y compris les deux plafonds de Delacroix et d'Ingres ; ils ont voulu détruire la bibliothèque de la rue Richelieu, unique au monde, les Gobelins et les Arts et Métiers ; leurs crimes sont effroyables et sans exemple dans l'histoire, mais aussi, je vous le dis, leur châtement a été terrible. Dix-neuf mille cadavres se sont amoncelés à l'angle des rues et dans les squares, sans compter ceux qui ont jonché Belleville, Charonne et Ménilmontant. Les exécutions sommaires ont duré trois

jours après le combat. Il y a en ce moment dans les catacombes de Bicêtre et d'Ivry six mille de ces bandits qui meurent de faim ou qui se mangent s'ils ne se sont pas rendus. Trente mille prisonniers sont parqués sur le plateau de Satory. À Paris, les arrestations se multiplient, et cependant on signale encore de nombreuses tentatives d'incendie et de coups de feu tirés sur les officiers et les soldats. Il faudrait déporter toute la canaille parisienne, mâles, femelles et petits, pour en finir avec les vengeances certaines qui n'attendent que leur heure ; mais il y a des mesures impossibles, et ce sont malheureusement les moins inexorables.

- 24 Après avoir esquissé un bilan de l'insurrection et d'une répression dont il regrette qu'elle n'ait pas été plus radicale, le maître tient son élève informé du sort incertain de certains insurgés (parmi lesquels « cette brute de Courbet », Vallès et Andrieu, qui « n'ont pas été retrouvés », ou « l'immonde Vermersch » qu'on croit fusillé), puis se lance enfin dans une complainte manichéenne de la décadence en filant la métaphore initiale de la « bête féroce », ici opposée à la « civilisation moderne »⁵⁴ :

Quel ébranlement social, mon cher ami ! La France se relèvera-t-elle d'une chute aussi profonde ? Est-ce ainsi que finissent les nations ? Cette ligue de tous les déclassés, de tous les incapables, de tous les envieux, de tous les assassins, de tous les voleurs, mauvais poètes, mauvais peintres, journalistes manqués, romanciers de bas étage, ouvriers débauchés et ivrognes, femmes perdues, enfants dépravés, cette lie sociale qu'on nomme l'Internationale, va-t-elle tenter de nouveaux massacres, de nouveaux incendies, à Londres, à Manchester, en Allemagne, en Italie ? Tout nous l'affirme, si les gouvernements ne font bonne garde. Ici, la bête féroce est domptée et enchaînée pour l'instant, mais il ne faut pas s'illusionner : elle n'est pas morte et elle nous sautera à la gorge dès qu'elle en trouvera l'occasion. Si c'est ainsi que doit finir la civilisation moderne, avec tant de science laborieusement acquise, tant d'œuvres intellectuelles définitives, tant de génie industriel, tant de magnifiques espérances, sous le débordement d'une populace stupide et enragée, est-ce la peine d'avoir vécu et de vivre encore ?⁵⁵

- 25 Si la violence des écrivains réactionnaires peut nous révolter aujourd'hui, elle doit être resituée en fonction d'un certain nombre de repères et balises : d'une part, un certain dégoût pour le peuple entretenu chez les auteurs qui avaient soutenu l'insurrection de 1848 et ne pardonnaient pas à ce dernier d'avoir permis l'avènement du second Empire (rappelons que Leconte de Lisle lui-même, gagné aux idées socialistes, s'était presque fait lapider par la foule à la suite d'une conférence donnée à Dinan au printemps 1848), mais aussi un échiquier politique dans lequel la France hésite toujours entre l'Empire, La Monarchie ou la République, de sorte que les positions républicaines peinent à faire corps avec l'insurrection. Pour des auteurs comme Zola, Sand ou même Catulle Mendès, il s'agit, comme le rappelle Quentin Deluermoz⁵⁶, d'éviter toute association entre la Commune et le régime républicain, le camp monarchiste ayant à l'époque beau jeu d'assimiler l'un à l'autre. Le cas de Victor Hugo témoigne de la complexité de la situation : après avoir publié *Les Misérables* en 1862, après être revenu en France suite à vingt ans d'exil à la faveur de la chute de Napoléon III, après s'être opposé, en tant que Député de la Seine, au traité de paix présenté par Thiers le 26 février et après avoir fini par démissionner de l'Assemblée nationale quand celle-ci avait chahuté son intervention en faveur de l'élection de Garibaldi⁵⁷, le romancier semblait pouvoir occuper une position forte de réfractaire. La mort de son second fils, Charles, qu'il enterre le 18 mars, change-t-elle la donne ? Ou sont-ce ses réflexes de grand bourgeois et d'homme du monde qui prennent le dessus sur l'engagement ? Toujours est-il que Victor Hugo quitte bientôt Paris pour Bruxelles, d'où il assiste, un peu dépassé, à l'insurrection : il condamne l'ardeur d'une sédition en faveur de laquelle il ne se prononce jamais vraiment, ne prenant la plume qu'après le massacre de la fin mai⁵⁸

pour saluer les victimes et composer un recueil, *L'Année terrible*, qui peut apparaître comme une forme de compensation maladroite, à l'image de son combat en faveur de l'amnistie des communard·es, important mais sans doute moins décisif que ne l'aurait été une adhésion ferme à leur cause pendant le soulèvement.

Littérature et littérature communarde

- 26 La structure du champ littéraire de l'époque (et les clivages idéologiques qui l'ont durement fracturé) ne suffisent pas à conclure que la Commune n'aurait pas « fait littérature ». La guerre de représentations dont l'insurrection a, dès son émergence, fait l'objet doit plutôt nous conduire à replacer celle-ci dans une nébuleuse de récits et de contre-récits longtemps passés sous les radars des études littéraires. Beaucoup de scènes du roman de Michèle Audin *Comme une rivière bleue* (2017), adossé à une très solide connaissance des archives sur laquelle l'autrice revient notamment dans l'entretien repris dans ce dossier, font intervenir des personnages animés par une urgence d'écrire et de faire savoir ce qui leur arrive. On y voit tout le petit personnel du *Journal Officiel*, désireux de couvrir bon an mal an une vie politique parfois partagée entre les décisions d'arrondissements et celles des élus de la Commune, mais aussi les débats parfois âpres entre journaux (les membres de la minorité répondant aux accusations de lâcheté lancée par *Le Père Duchêne* via les pages du *Cri du peuple*), on y suit également les tentatives des un·es et des autres pour accéder à l'espace public national, rallier ceux qu'on nomme « les ruraux » (comme l'a fait André Léo dans son fameux tract « Frère, on te trompe ! ») ou renforcer l'adhésion internationaliste (à l'instar des comptes rendus de la visite parisienne de Paul Lafargue, le gendre de Marx, diffusés depuis Bordeaux) et l'on y perçoit encore l'appétit d'époque pour une prise de parole véritablement populaire, à l'initiative de certains clubs créant leurs propres journaux (au Club des Prolétaires, François David entend lancer un journal ouvrier, écrit avec le concours même de ceux qui ne savent pas écrire, puisque « Laisser perdre une idée utile à l'humanité, c'est un crime bien plus grand que de faire avorter les corps⁵⁹ ! »). Dans les pages de ce dossier, Céline Léger donne à voir l'une de ces fabriques discursives de l'évènement en train de se faire, en se penchant sur les articles signés par Vallès dans *Le Cri du peuple* entre mars et avril 1871.
- 27 Cette insistance sur la guerre de représentations qui s'est déclarée dès les débuts de la Commune nous rappelle que celle-ci est proclamée à une époque où l'écrit est devenu un levier de pouvoir, à la fois dans les administrations qui connaissent une « révolution de papier⁶⁰ », mais aussi dans l'espace médiatique où la presse d'opinion est florissante (notamment depuis la loi de 1868 supprimant les autorisations préalables et diminuant le droit de timbre⁶¹), ainsi qu'au sein de la classe ouvrière, qui s'organise déjà depuis le second Empire pour mettre en place des lieux d'éducation populaire et des clubs où se façonne une maîtrise de la parole publique. Dès lors, si l'insurrection de 1871 a, comparativement à d'autres, moins été considérée en vertu de son influence sur l'histoire littéraire française (ou alors par ruse ou bravade, à la façon d'Hubert Juin affirmant que la Commune, en littérature, serait annoncée par les *Poésies* de Ducasse et se réaliserait dans les *Illuminations* de Rimbaud⁶²), elle n'est pas pour la cause une révolution muette. Au contraire, l'évènement communard s'inscrit dans une période de démultiplication des représentations et de forte vascularisation du champ médiatique, ce qu'a bien perçu Peter Watkins dans son film *La Commune (Paris, 1871)*, dont Jeremy

Hamers montre dans ce dossier qu'il mène, à partir de l'insurrection, une réflexion actualisante sur la force contraignante des médias de masse.

- 28 Le caractère traumatique de la Commune pour le récit national français n'a ainsi d'égal que le nombre d'affiches, articles de journaux, placards, souvenirs et autres témoignages qui fourmilleront dans son sillage. À l'entame de son ouvrage *La Commune de Paris, révolution sans images ?*, Bertrand Tillier évoque cette saturations d'écrits s'attelant à croquer l'évènement communard, avec une nécessité saisissant autant les insurgé·es (Jules Andrieu, Arthur Arnould, Victorine Brocher, Gustave Lefrançais, Prosper-Olivier Lissagaray, Louise Michel, Maxime Vuillaume, etc.) que leurs opposant·es (Malvina Blanchecotte, Maxime Du Camp, Alphonse Daudet, etc.) :

La masse considérable de mémoires, de témoignages, d'impressions, de souvenirs, de lettres, de journaux, d'études, de documents, de chapitres, d'histoires, de paroles, de confessions, de griffonnages, de notes, de journées... publiés dès les lendemains de la Commune et jusqu'à l'aube du xx^e siècle, trahit la nécessité de consigner par écrit les faits, les souvenirs, les sensations et les interprétations. En même temps, leur profusion et leur forme généralement abrégée disent à nouveau la difficulté d'entreprendre la narration d'un événement opaque, nerveux, contradictoire et comme insaisissable par sa violence⁶³.

- 29 Au fond, cette entreprise de mise en récit tout à la fois exhortée et empêchée joue encore à plein régime dans l'œuvre de Zola où, comme le démontre la contribution de David Charles, la saisie de la Commune par le roman dans les premiers Rougon-Macquart se fait « par le vide », en contraste avec les chroniques quotidiennes que consacra Zola à l'insurrection et à sa répression⁶⁴. Une logique similaire se retrouve du côté des communard·es et de leurs soutiens : des natures mortes de Courbet aux apparentes élucubrations astronomiques d'Auguste Blanqui, des tendances excessives et pamphlétaires d'Eugène Vermersch aux jeux de focalisation sensibles de l'Histoire de Lissagaray, c'est tout un panorama de recherche formelle qu'esquisse ici Frédéric Thomas en s'intéressant aux écritures des vaincus.

- 30 Reste que cette masse d'écrits a rarement intéressé les études littéraires, soit que l'on considérait qu'ils étaient dépourvus de littéarité ; soit encore, lorsqu'ils étaient clairement estampillés comme littéraires (« romans », « chansons », « poèmes »), que l'on en déplorait le caractère conformiste, désuet et, de ce fait, sans intérêt pour l'histoire littéraire⁶⁵. La réception éditoriale de Louise Michel, à laquelle Sidonie Verhaeghe consacre ici un article, est de ce point de vue significative puisque contrairement à ses témoignages et interventions, sa production proprement littéraire, longtemps considérée comme incohérente et insipide, ne sera rééditée que dans les années 1980. Même l'un de ses compagnons de déportation, Henry Bauër, lui reprochait à l'époque son style encore très marqué par un romantisme noir, mimant sans jamais égaler le Victor Hugo des *Châtiments* :

Mais ce qui gâta tous les dons angéliques de notre héroïne, c'est la mauvaise littérature. Louise Michel est ce que Vallès nommait une victime du livre. Elle essaye de nous donner le change par des furies de décadente ; elle fût, elle reste la dernière des romantiques [...] Ses phrases affectent la pompe tragique, les couleurs violentes et sombres de la période romantique [...] Mais l'on me persuadera malaisément que d'un chaos de mots bizarres et vides, d'un ramas de termes barbares pareils aux hoquets d'un ivrogne puisse sortir une révolution qui décapite le plus clair et le plus précis des langages humains⁶⁶.

- 31 Parallèlement à ces tendances de fond qui consistent à dévaluer la production littéraire issue de la Commune ou à expliquer la perméabilité de l'histoire littéraire à celle-ci,

certaines études ont pourtant été consacrées aux poèmes, aux chansons voire aux graffitis de la Commune, genres en apparence plus adaptés à la brièveté de l'insurrection et à ses sociabilités⁶⁷. Maurice Choury, Jean Varloot, Robert Brécy ou encore Céline Braconnier ont à leur manière participé de la compréhension de ces écritures moins directement indexées à des réseaux de diffusion littéraire habituels, mais non moins importantes pour l'insurrection et sa mémoire. La chanson a en effet rythmé la vie quotidienne de la Commune (on chante le jour de la proclamation de celle-ci, mais aussi dans les clubs, les cafés-concerts ou encore dans les concerts de bienfaisances organisés au profit des veuves et des blessés, etc.) et ce genre participera de son ancrage dans les mémoires militantes, puisque deux illustres chansonniers socialistes – Eugène Pottier et Jean-Baptiste Clément – ont participé à l'insurrection, en ont anticipé la nostalgie (bien qu'elle soit associée à la Commune, la chanson « Le Temps des cerises » fut composée par Clément en 1866) et ont tâché d'en perpétuer le souvenir (de « La Semaine sanglante » et du « Capitaine au-mur » de Clément à « La Terreur blanche » ou encore à « Tu ne sais donc rien ? » de Pottier). Dans *Philémon, vieux de la vieille*, Lucien Descaves donne d'ailleurs à entendre le souvenir d'une insurrection chantée : comme le montre ici Julie Moucheron, le roman comprend une dimension anthologique, ravivant le répertoire chansonnier traditionnel qui fut entonné dans le Paris insurgé de 1871 (« La Marseillaise » et « La Carmagnole », bien sûr, mais aussi « Le Chant du départ » de Pierre Dupont). Une anecdote, racontée par Louise Michel, illustre bien l'importance du genre chansonnier à l'époque, la facilité de sa diffusion et, de ce fait, la crainte qu'elle inspirait (même à tort) aux classes dirigeantes. Enfermée momentanément à la prison des Chantiers, à Versailles, Louise Michel raconte ainsi le sort de l'une de ses co-détenues :

Une autre, déjà vieille, type de l'âge de pierre, mélange de ruse et de naïveté, tourna pendant trois jours autour du trou de l'escalier, un panier à un bras, un parapluie sous l'autre.

Il y avait dans ce panier quelques exemplaires d'une chanson composée par son maître, un homme de lettres, disait-elle. Elle vendait pour leur avoir du pain cette chanson, qu'on avait crue à la gloire de la Commune. C'était à la gloire de Versailles ! la bonne femme avait été coffrée et le vieux attendait depuis ce temps-là.

D'abord, on prétendit que nous disions cela par méchanceté, alors j'emportai à l'instruction un des exemplaires de la chanson, cela commençait ainsi :

Beaux messieurs de Versailles, entrez dedans Paris !

Il n'y avait pas moyen de nier, c'était imprimé ; ils avaient jeté là leurs derniers sous, dans l'espoir de les doubler.

On se rendit à l'évidence ; la vieille heureuse allait descendre l'escalier avec son panier et son parapluie, elle s'arrêta et dit croyant nous flatter : si la Commune avait gagné, nous aurions mis :

Beaux messieurs de Paris, entrez dedans Versailles !

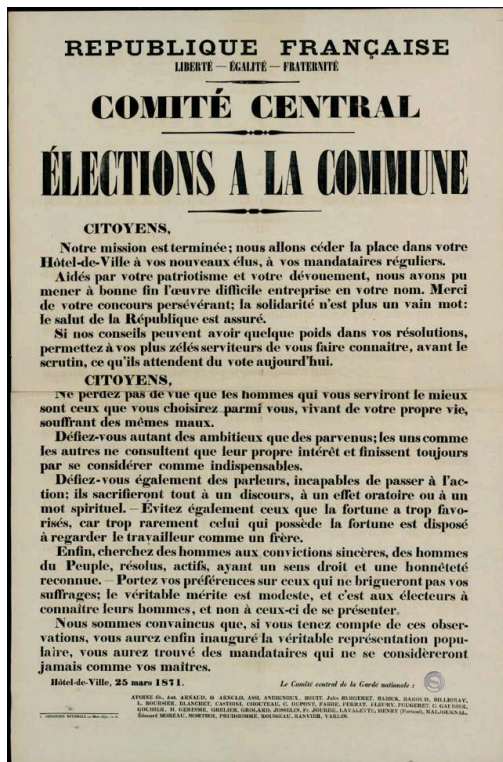
Elle devait collaborer avec son maître⁶⁸.

- 32 Quant aux graffitis, leur existence ne s'atteste rétrospectivement que dans les rapports de police. Elle met en lumière d'autres poétiques contestataires de l'époque : moins destinée à la célébration collective⁶⁹, leur pratique clandestine a permis de perpétuer sur les murs de la ville des voix durement censurées dans la dizaine d'année qui suivra l'insurrection, et cherchera à inscrire spatialement la mémoire des événements (suivant un procédé qui sera habilement réutilisé par le collectif Raspouteam à l'occasion du cent-quarantenaire, en 2011).



© collectif Raspouteam – <https://raspou.team/1871/galerie/>

- 33 Si la plupart des pratiques poétiques qui ont essaimé pendant la Commune et à sa suite (mémoires et souvenirs, poésies et chants de propagande, romans mâtinés de la topique de la révolution imminente, mais aussi graffitis séditieux, affiches ou tracts) sont passées sous les radars des études littéraires, ceci doit en réalité peut-être moins nous renseigner sur leurs qualités propres que sur les catégories d'analyse (et les valeurs associées : la nouveauté, la singularité, le non-didactisme...) qui ont longtemps et parfois implicitement paramétré le domaine des études littéraires. Au fond, quand on reproche à Louise Michel son romantisme désuet, quand on délègue aux historiens le soin de réaliser des anthologies de chanson d'époque, quand on préface les souvenirs d'une ambulancière en avertissant le lecteur qu'il « ne faut pas chercher de littérature en ce livre⁷⁰ » ou, au contraire, quand on cherche chez Rimbaud les linéaments d'une littérature proprement communarde, on recycle en réalité la vieille antienne dix-neuviémiste de l'opposition entre littérature-texte et littérature-discours, à l'égard de laquelle certaines écritures accusent peut-être moins un retard qu'elle ne manifestent leur refus d'obtempérer. Ainsi, Claude Rétat rappelle justement que Louise Michel assimilait l'activité de conter – et les jeux intertextuels avec le conte sont nombreux dans son œuvre – à l'occupation par excellence de la « veillée des armes » : l'avant-propos de *La Commune* fait ainsi explicitement du livre une légende, un chant ou une épopée vouée à une forme d'efficacité de la parole⁷¹, qui n'a donc aucunement prétention à être jugée à l'aune d'un schéma poétique non-communicationnel. C'est sans doute encore cette conception de la parole efficace qui amenait Gustave Lefrançais à voir dans les premières déclaration du comité central l'invention d'« une littérature politique révolutionnaire des plus remarquables⁷² ».
- 34 C'est une grande partie de ces écrits qui, par leur verve, jurent avec notre horizon d'attente contemporain et conservent une force de percussive – comme en témoigne, parmi d'autres, certain placard de la Chambre syndicale des ouvriers tailleurs et scieurs de pierres⁷³ ou le célèbre appel du comité central de la garde nationale affiché le 25 mars 1871, qu'il est désormais fréquent de voir réapparaître sur les réseaux sociaux en période électorale.



Affiche du Comité central pour les élections du 26 mars

- 35 Si l'on tâche d'y regarder de plus près, on s'aperçoit donc non seulement que l'insurrection communarde est saturée d'informations, que celles-ci relèvent de positions souvent antagonistes et charrient des images parfois contradictoires, mais aussi qu'elles ont toute leur place dans une revue fidèle au caractère contesté et contestable des limites du littéraire et attachée à toujours réinscrire ses objets dans des matérialités, des territoires et des champs de lutte. C'était en tout cas le pari à l'origine de ce numéro.

Fire Walk with Us...

- 36 Au cœur des discours et imaginaires de la Commune, il est une figure qui n'a cessé d'être dénigrée et méprisée ou, au contraire, portée aux nues : celle de la communarde. Très vite, dans la presse versaillaise, les femmes de la Commune se sont vues taxées de *pétroleuses* : insulte créée de toute pièces en mai 1871⁷⁴, sur un modèle déjà utilisé pour discréditer les « tricoteuses » de 1789 et recyclé pour les « vitrioleuses » de la fin du XIX^e siècle, désignant ces femmes censées parcourir Paris pour y mettre le feu et provoquer les grands incendies qui ravageront la capitale déjà agonisante. Hagarde, ivres, furieuses et lâches (la pétroleuse agit dans l'ombre et sans grandeur), ces harpies collectionnent les signes de la féminité dégénérée, par lesquels c'est toute l'insurrection qui est discréditée⁷⁵. Outre la presse et les caricatures, la littérature a également contribué à faire circuler le portrait de ces femmes tour à tour pathologisées, criminalisées et animalisées, comme dans la fameuse description qu'en donne Catulle Mendès dans *Les 73 journées de la Commune* :

Elles marchent d'un pas rapide, le long des murs. Elles sont pauvrement vêtues. Ce sont en général des femmes de quarante à cinquante ans, le front ceint d'un

serre-tête à carreaux rouges, que dépassent des mèches de cheveux sales. La face est rougeâtre, l'œil cligne. [...] Si la rue est solitaire, elles s'arrêtent, consultent un chiffon de papier qu'elles ont dans la main, s'arrêtent un instant devant un soupirail de cave, puis elles continuent leur chemin sans trop se presser. Une heure après, une maison est en flammes dans la rue où elles ont passé. Paris les appelle les pétroleuses⁷⁶.

- 37 Même son de cloche chez Dumas fils qui, parlant des communards, ajoutait sournoisement : « Nous ne dirons rien de leurs femelles par respect pour les femmes à qui elles ressemblent – quand elles sont mortes⁷⁷ ». Rumeurs mesquines devenues mythe efficace – Marx lui-même prendra position dans le *New York Herald* pour contrer cette légende urbaine –, l'image de la « pétroleuse » fonctionne sur un principe bien connu des rhétoriques patriarcales, qui d'une part cherchent à atteindre les hommes par le biais de leurs femmes (Dumas écrit bien « *leurs femelles* »), mais qui dénie aussi aux femmes la capacité à agir en vertu de convictions politiques (on les préfère amoureuses, furieuses, manipulées ou ivres plutôt que résolues ou déterminées : ainsi de cette couturière dont le rôle dans la Commune ne fait aucun doute, mais qui sera acquittée sous prétexte qu'elle n'avait aucune idée politique et était seulement déboussolée par la perte de son fils durant le Siège⁷⁸...). Par contraste avec ces sorcières insurgées⁷⁹ se sont aussi construites d'autres légendes, qui parfois tendent à exagérer la liberté laissée aux femmes sous la Commune⁸⁰, faisant d'elles les seules actrices de la reprise des canons, les plus grandes guerrières des barricades et les véritables égales des hommes. Dans les contre-mémoires écrites par des communards dans le reflux de l'insurrection, hommage est souvent rendu à diverses oratrices, combattantes et ambulancières : c'est « Henriette la jolie cantinière » dont se rappelle Maxime Vuillaume dans ses *Cahiers rouges*⁸¹, c'est l'ambulancière à laquelle Jean-Baptiste Clément dédiera « Le Temps des cerises », ce sont encore toutes les femmes sur lesquelles s'arrête Lissagaray, depuis la belle Marthe, ceinte d'une écharpe rouge, qui travaille dans les ateliers où se fabriquent des sacs destinés aux barricades jusqu'aux 120 combattantes qui auraient vaillamment tenu la légendaire barricade de la place Blanche⁸² en passant par cette inconnue qui aurait refusé de s'agenouiller dans le peloton d'exécution, criant à ses congénères « Montrez à ces misérables que vous savez mourir debout⁸³ ».
- 38 Les entretiens que nous ont respectivement accordés Michèle Audin et Michèle Riot-Sarcey contribuent à leur manière à relativiser ces images d'Épinal, en rappelant que la plupart des ouvriers militants étaient à l'époque contre le travail des femmes, que les citoyennes n'ont ni réclamé l'égalité salariale ni l'égalité politique voire qu'elles se sont en quelque sorte « oubliées » dans la lutte commune et dans l'apprentissage d'une solidarité en acte. Il n'en reste pas moins – et les deux autrices nous le rappellent aussi – que les femmes ont joué un rôle politique fondamental durant la Commune, sur un spectre large et qui doit être reconnu comme tel : depuis la défense de Paris et la réorganisation du travail (comme le faisait l'association *L'Union des femmes* présidée par Élisabeth Dmitrieff), jusqu'à l'écriture de tracts, le travail pour la réforme des crèches et des écoles, le soin aux blessés ou encore l'organisation de coopératives de consommation. Certes, le « féminisme » ne fait pas toujours partie des enjeux explicitement avancés par les communardes (une latitude de positions existe évidemment entre André Léo qui fustigera la misogynie de l'état-major de la Commune et Victorine Brocher qui se bat sans avoir jamais fréquenté l'Union des femmes) et il se diffracte aussi en fonction de rapport de classes (si *L'Union* connaît une composition

largement ouvrière, la Société du secours des victimes de la guerre était quant à elle bien plus bourgeoise⁸⁴). Ainsi, si un féminisme socialiste peut être reconstruit – comme l’a fait l’historienne Carolyn Eichner⁸⁵ – à partir de la pensée de communardes telles qu’André Léo, Paule Mink ou Élisabeth Dimitrieff (toutes trois membres de l’AIT), il peut aussi être pensé à partir de la seule *expérience* d’une égalitarisation en actes et par le seul apprentissage d’une lutte en commun. Le rôle même des ambulancières et cantinières, jouant sur une indistinction des rôles soignants, nourriciers et combattants des femmes, pourrait être saisi aujourd’hui à partir des savoirs issus du féminisme autonome et de l’écologie.

- 39 Le titre *Les Pétreoleuses* que se choisira une revue proche du MLF lancée en 1974, n’est ainsi pas qu’un clin d’œil sulfureux à une figure de femme redoutable ou qu’un simple enjeu de re-sémantisation. Cette revue, réalisée par différents groupes de quartier du MLF (on y lit tour à tour des billets signés « Groupe 18^e », « Collectif femmes-enseignantes 8 Impasse Crozatier », « Quelques femmes du groupe du 9^e », etc.) renvoie dans son mode d’organisation même aux comités de vigilances et autres clubs par lesquels bon nombre de communardes s’auto-organisaient.



Les Pétreoleuses. Le journal des femmes qui luttent, n° 0, 1974 et n° 6, 1976

- 40 On ne s’étonnera pas d’avoir encore vu dernièrement, lors de manifestations pour la journée des droits des femmes, resurgir sur certaines pancartes des slogans comme « Descendantes de pétroleuses » ou, plus récemment encore, à l’heure où la gestion démocratique de la crise sanitaire met catastrophiquement à l’épreuve l’Éducation nationale, un graffiti narguant le ministre Blanquer : « Plutôt Louise Michel que Jean Michel ».
- 41 La question des communardes, avec ses interprétations diffractées et sans cesse relancées, illustre parfaitement la dynamique même des discours et imaginaires de la Commune sur lesquels s’arrête ce numéro : moins comme des collections d’images qu’à la façon de contre-représentations et d’outils de réappropriation, moins à la manière de foyers localisés qu’à celle de traînées de poudre.

NOTES

1. Michèle Riot-Sarcey, *Le Procès de la liberté. Une histoire souterraine du XIX^e siècle en France*, Paris, La Découverte, 2016, p. 262.
2. Michèle Perrot, *Les Ouvriers en grève*, T1, France 1871-1890, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, [En ligne], 2011 : <http://books.openedition.org/editionsehess/135>.
3. Le nombre de travaux consacrés à la Commune de Paris témoigne de l'importance conférée à cet événement : comme le rappelle Bernard Tillier en ouverture de son essai majeur sur l'iconographie de la Commune (*La Commune de Paris, révolution sans images ?*, Seyssel, Champ Vallon, 2004), la bibliographie critique établie par Robert Le Quilicq il y a bientôt vingt-cinq ans (*La Commune de Paris. Bibliographie critique*, Paris, La Boutique d'histoire, 1997) recensait déjà 2660 références et l'auteur ne craignait pas de signaler qu'elle n'était pas exhaustive. Parmi les ouvrages incontournables qui ont nourri notre réflexion au moment de la préparation de ce dossier, citons Michèle Audin, *La Semaine sanglante. Mai 1871, légendes et comptes*, Montreuil, Libertalia, 2021 ; Roger Bellet et Philippe Régner (dir.), *Écrire la Commune. Témoignages, récits et romans (1871-1931)*, Tusson, Du Lérot, 1994 ; Marc César et Laure Godineau (dir.), *La Commune de 1871. Une relecture*, Grane, Créaphis, 2019 ; Quentin Deluermoz, *Commune(s) 1870-1871. Une traversée des mondes au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2020 ; Éric Fournier, « *La Commune n'est pas morte* ». *Les usages du passé de 1871 à nos jours*, Montreuil, Libertalia, 2013 ; Henri Lefebvre, *La Proclamation de la Commune* [1965], Paris, La Fabrique, 2018 ; Paul Lidsky, *Les Écrivains contre la Commune* [1970], Paris, La Découverte, 2010 ; Kristin Ross, *L'Imaginaire de la Commune*, trad. Étienne Dobenesque, Paris La Fabrique, 2015 ; Jacques Rougerie, *1871. Jalons pour une histoire de la Commune*, Paris, PUF, 1973 et *La Commune et les communards* [1978], Paris, Gallimard, « Folio histoire », 2018 ; Robert Tombs, *Paris, bivouac des révolutions. La Commune de 1871*, Montreuil, Libertalia, 2014.
4. En 2015, l'ouverture de la boutique avait provoqué la colère de nombreux militants. En témoigne notamment la publication d'une tribune « Ne laissons pas la Commune de Paris aux hipsters ! », sur *poisson-rouge.info*, [En ligne], 2 juin 2015, URL : <http://www.poisson-rouge.info/2015/06/02/ne-laissons-pas-la-commune-de-paris-aux-hipsters/>.
5. Éric Fournier, « *La Commune n'est pas morte* », *op. cit.*, p. 148-154.
6. Gavin Bowd, *Le Dernier communard*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 157.
7. David Harvey, *Paris, capitale de la modernité*, Paris, Les prairies ordinaires, 2011, p. 491-522.
8. Voir Éric Fournier, « *La Commune n'est pas morte* », *op. cit.*, p. 155 et sq. Pour une déconstruction en règle du récit que donne Lorànt Deutsch de la Commune, voir William Blanc, Aurore Chéry et Christophe Naudin, *Les Historiens de gardes. De Lorànt Deutsch à Patrick Buisson : la résurgence du roman national*, Montreuil, Libertalia, 2016, p. 66-78.
9. Paul Lidsky, « Postface » à *Les Écrivains contre la Commune 1970*, Paris, La Découverte, 2010, p. 183.
10. *Ibid.*, p. 184.
11. « Les habitants des quartiers bourgeois de Paris n'ont pas de mots assez durs contre cette populace qui veut gouverner la ville. L'historien Albert Sorel écrit à sa mère : "Toute la canaille de l'Europe est à Paris, c'est la lutte de la démagogie contre la civilisation." L'écrivain Edmond de Goncourt note dans son journal : "On ne peut se figurer la souffrance qu'on éprouve, au milieu du despotisme sur le pavé, de cette racaille déguisée en soldats." Dans des lettres à sa femme, le futur académicien Hippolyte Taine se plaint : "Aujourd'hui, les gens du ruisseau votent, sont nommés et triomphent. Nous sommes assis dans la boue". J'entends les mots ricocher dans le temps : "Au lieu de foutre le bordel, ils feraient mieux de travailler. La meilleure façon de se payer un costard, c'est de travailler !" / "Il y a les gens qui réussissent et ceux qui ne sont rien." / "Il y en a qui sont, pour beaucoup, illettrés. Ce sont des fainéants !" / "Des sans-dents !" / "La

réforme, oui ! La chienlit, non !” / “Vous en avez assez de cette bande de racailles ? Eh bien ! on va vous en débarrasser !” » (Raphaël Meyssan, *Les Damnés de la Commune*, T. 2, *Ceux qui n'étaient rien*, Paris, Delcourt, 2019, p. 26) On aura reconnu, dans ces échos juxtaposés, des emprunts à la rhétorique d'Emmanuel Macron (trois fois), de François Hollande, de Charles De Gaulle et de Nicolas Sarkozy.

12. Cité par Paul Lidsky, *Les Écrivains contre la Commune*, op. cit., p. 192.

13. François Coppée, *Plus de sang !*, Paris, Lemerre, 1871.

14. Charles Delescluze (1809-1871), journaliste et figure importante de la Commune, membre notamment du Comité du Salut public et délégué civil à la guerre ; il est tué le 25 mai sur une barricade.

15. Éric Fournier, *La Commune n'est pas morte*, op. cit., p. 30.

16. Joan U. Halperin, Félix Fénéon, Paris, Gallimard/NRF, 1991, p. 44 et suiv., David Sweetman, *Explosive Acts. Toulouse-Lautrec, Oscar Wilde, Félix Fénéon and the Art & Anarchy of the Fin de Siècle*, New York, Simon & Schuster, 1999, p. 110.

17. Dans ses souvenirs, Delahaye l'évoque en ces termes : « Le projet de Constitution révolutionnaire (on ne l'a pas retrouvé) est postérieur de quelques semaines. Écrit après que l'auteur [Rimbaud] eut quitté la caserne de Babylone, il s'inspirait en partie des idées organisatrices de la Commune. Mais y ajoutait plus d'une idée personnelle. De l'explication qu'il me donna du système j'ai retenu ceci : dans les petits États composant la Grèce ancienne c'était l'“Agora” qui conduisait tout, l'agora c'est-à-dire la place publique, les citoyens assemblés, délibérant, votant, avec droits égaux, sur ce qu'il fallait faire. (Il commençait donc par abolir le gouvernement représentatif, et le remplaçait, en somme, par un régime de référendum permanent.) » (*Rimbaud. Souvenirs d'Ernest Delahaye*, Monaco, Sauret, 1993, p. 37)

18. Steve Murphy, *Rimbaud et la Commune. Microlectures et perspectives*, Paris, Éditions Classiques Garnier 2010, p. 553. L'essai de Steve Murphy offre la lecture la plus fine de l'œuvre rimbaldienne en regard de l'insurrection communarde. Sur le sujet, on lira aussi avec profit les travaux respectifs d'Yves Reboul (*Rimbaud en son temps*, Paris, Éditions Classiques Garnier, 2009) et de Kristin Ross (*Rimbaud, la Commune de Paris et l'invention de l'histoire spatiale*, trad. Christine Vivier, Paris, Les Prairies ordinaires, 2020).

19. Voir Prosper-Olivier Lissagaray, *Histoire de la Commune de 1871*, op. cit., chapitre XXXIV « Les pontons – les forts – les premiers procès », p. 395-408.

20. Paul Lidsky, *Les Écrivains contre la Commune*, op. cit., p. 192.

21. Kristin Ross, *L'Imaginaire de la Commune*, op. cit., p. 10-11.

22. Sur cette division entre majorité et minorité et ses enjeux idéologiques, voir notamment Claude Latta, « La “minorité” de la Commune (avril-mai 1871) », dans Marc César et Laure Godineau (dir.), *La Commune de 1871*, op. cit., p. 217-234.

23. Ainsi de l'envoi de *La Guerre civile en France* : « Le Paris ouvrier, avec sa Commune, sera célébré à jamais comme le glorieux fourrier d'une société nouvelle. Le souvenir de ses martyrs est conservé pieusement dans le grand cœur de la classe ouvrière. Ses exterminateurs, l'histoire les a déjà cloués à un pilori éternel, et toutes les prières de leurs prêtres n'arriveront pas à les en libérer. »

24. « Il faut que l'aurore se lève / Chaque nuit recèle un matin. / Pour qui la veille n'est qu'un rêve, / L'herbe folle deviendra grain. / Les flots roulent, le temps s'écoule, / Le désert deviendra cité. / Sur les mornes que bat la goule / S'agitiera l'humanité. » (Louise Michel, « Sous les niaoulis », dans *À travers la vie*, Paris, Librairie des publications à cinq centimes, s.d., p. 76.) Dans le même recueil, « La Révolution vaincue » se conclut par un huitain plus revanchard : « Nous reviendrons, foule sans nombre, / Nous viendrons par tous les chemins ; / Spectres vengeurs, sortant de l'ombre / Nous viendrons nous serrant les mains / Les uns pâles dans les suaires, / Les autres encore sanglants, / Les trous des balles dans leurs flancs / La mort portera les bannières. » (*Ibid.*, p. 33)

25. « Trois fois, le prolétariat français a fait la République pour les autres ; il est mûr pour la sienne. Les lumières qui lui manquaient autrefois ne jaillissent maintenant que de lui. » (Prosper-Olivier Lissagaray, *Histoire de la Commune de 1871*, Paris, Maspero, 1976, p. 468.) Voir aussi, dans le présent dossier, la contribution de Frédéric Thomas.
26. Kristin Ross, *L'Imaginaire de la Commune*, op. cit., en particulier les chapitre III (« La littérature du Nord ») et IV (« Des graines sous la neige »).
27. Michèle Riot-Sarcey, *Le Procès de la liberté*, op. cit., p. 258.
28. « Départs. Entretien avec Jacques Rancière » mené par Robert St. Clair et Seth Whidden, dans *Nineteenth-Century French Studies*, vol. 49, n° 3-4, « La Commune n'est pas morte... », sous la dir. de Robert St. Clair et Seth Whidden, Nebraska University Press, 2021, p. 162.
29. *Ibid.*, p. 163.
30. Daniel Bensaïd, « Politiques de Marx », repris « En guise d'avant-propos » à Henri Lefebvre, *La Proclamation de la Commune, 26 mars 1871*, Paris, La Fabrique, 2018, p. 9.
31. Par le biais de médiations comme les récits de Jules Vallès et de Louise Michel, mais aussi les toiles de Courbet, dont l'historien donne à voir la charge dysphorique. Enzo Traverso, *Mélancolie de gauche. La force d'une tradition cachée (XXI^e-XXI^e siècle)*, Paris, La Découverte, 2018, en particulier p. 39-47.
32. Kristin Ross, « Polar Chaos », dans *Nineteenth-Century French Studies*, vol. 49, n° 3-4, op. cit., p. 218-229. Relatant une visite à Notre-Dame-des-Landes, Ross fait état de sa surprise en découvrant que les zadistes y avaient construit un phare ; quand elle leur demande si celui-ci a une fonction préventive, s'il est un poste de garde d'où l'on guette l'arrivée de la police, elle reçoit la réponse suivante : « Non, c'est le luxe communal. C'est la septième merveille de la ZAD. »
33. Murray Bookchin, *The Rise of Urbanization and the Decline of Citizenship*, San Francisco, Sierra Club Books, 1987 et *Popular Assemblies and the Promise of Direct Democracy*, New York, Verso, 2015.
34. Les propositions d'Öcullan se présentent dans une perspective post-marxiste et reposent notamment sur la conviction que la libération kurde doit d'abord être la libération des femmes, que l'asservissement des femmes est à l'origine de toutes les autres formes d'asservissement. Son projet de « confédéralisme démocratique doit être compris comme le modèle de coordination d'une nation démocratique non étatique ; il fournit un cadre dans lequel les minorités, les communautés religieuses, les groupes culturels, les groupes spécifiques de genre ou encore les autres groupes sociaux peuvent s'organiser de manière autonome. [...] Le peuple doit être directement impliqué dans l'institutionnalisation, la gouvernance et la gestion de ses propres formations économiques, politiques et sociales. Ce projet se construit sur la base de l'autogouvernement des communautés locales et s'organise sous la forme de conseils ouverts, de conseils municipaux, de parlements locaux et de congrès plus larges. » (Abdullah Öcullan, *La Révolution communaliste. Écrits de Prison*, éd. Elias Boisjean, Montreuil, Libertalia, 2020, p. 58-59.)
35. Voir Laurent Jeanpierre, *In Girum. Les leçons politiques des ronds-points*, Paris, La Découverte, 2019 ; Mathilde Larrère, « La Commune prend les murs », dans *Le Monde diplomatique*, mars 2021, disponible en ligne, URL : <https://www.monde-diplomatique.fr/2021/03/LARRERE/62866> ; Denis Saint-Amand, « 1871 raisons d'y croire. Logiques et imaginaire des Gilets jaunes », dans *Nineteenth-Century French Studies*, vol. 49, n° 3-4, op. cit., p. 374-395.
36. Paul Lidsky, *Les Écrivains contre la Commune*, op. cit., p. 192.
37. Henri Lefebvre, « Le style de la Commune », dans *La Proclamation de la Commune*, op. cit., p. 23-33.
38. Frank Jellinek, *The Paris Commune of 1871* [1937], cité par Kristin Ross, *L'Imaginaire de la Commune*, op. cit., p. 77.
39. E. Belfort Bax et William Morris, « Socialism from the Root Up », *Commonweal*, n° 38, 2 octobre 1886, p. 210.
40. « La Commune, une histoire en renouvellement », Marc César et Laure Godineau (dir.), *La Commune de 1871. Une relecture*, op. cit., p. 7.

41. Éric Fournier, « *La Commune n'est pas morte* », *op. cit.*, p. 16-17.
42. Éric Bordas, « Imaginaire et imagination », dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dir.), *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, « Quadrige », 2002, p. 299. Voir aussi l'épilogue d'Alain Vaillant, *L'Histoire littéraire*, Paris, Armand Colin, 2010, p. 357-362.
43. Guillaume Pinson, « Imaginaire social », dans *Lexique Socius*, 2016, [En ligne], URL : <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/156-imaginaire-social>. Castoriadis indiquait que « L'institution de la société est institution de significations imaginaires sociales qui doit, par principe, conférer sens à tout ce qui peut se présenter "dans" la société comme "hors" de celle-ci. [...] De telles significations imaginaires sociales sont, par exemple, esprits, dieux, Dieu ; polis, citoyen, nation, État, parti ; marchandise, argent, capital, taux d'intérêt ; tabou, vertu, péché, etc. Mais aussi : homme/femme/enfant, tels qu'ils sont spécifiés dans une société donnée. » (« La logique des magmas et la question de l'autonomie », dans *Domaines de l'homme*, Seuil, 1999 p. 279.)
44. Chez Pierre Popovic, la définition de la notion évolue. Le sociocriticien l'a d'abord définie de la façon suivante : « L'imaginaire social est composé d'ensembles interactifs de représentations corrélées, organisées en fictions latentes, sans cesse recomposées par des propos, des textes, des chromos et des images, des discours ou des œuvres d'art » (Pierre Popovic, *Imaginaire social et folie littéraire. Le second Empire de Paulin Gagne*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, « Socius », 2008, p. 24). Avant d'y revenir quelques années plus tard en recourant à la métaphore du « rêve éveillé » : « L'imaginaire social est ce rêve éveillé que les membres d'une société font, à partir de ce qu'ils voient, lisent, entendent, et qui leur sert de matériau et d'horizon de référence pour tenter d'appréhender, d'évaluer et de comprendre ce qu'ils vivent ; autrement dit : il est ce que ses membres appellent la réalité » (Pierre Popovic, *La Mélancolie des Misérables. Essai de sociocritique*, Montréal, Le Quartanier, « Erres Essais », 2013, p. 29).
45. L'imaginaire social est « l'ensemble, instable et pluriel, des interprétations et des représentations du monde que les individus et les groupes composant une collectivité reçoivent, produisent et font à leur tour circuler pour donner sens à leur réalité et par l'intermédiaire desquelles ils se représentent ce que sont et devraient être le monde qu'ils habitent et toutes ses composantes, humaines et non humaines ». (Alex Gagnon, « Pour une histoire de l'imaginaire social. Synthèse théorique autour d'un concept », dans *Sociologie et sociétés*, vol. 51, n° 1-2, 2019, p. 323-348.)
46. Voir Jean-Pierre Bertrand, « Haro sur l'idéologie », dans CONTEXTES, n° 2, *L'idéologie en sociologie de la littérature*, [En ligne], 2007, URL : <http://journals.openedition.org/contextes/218>.
47. Quentin Deluermoz, *Commune(s) 1870-1871, op. cit.*, p. 232.
48. « Il y a sous toutes les grandes villes des fosses aux lions, des cavernes fermées d'épais barreaux où l'on parque les bêtes fauves, les bêtes puantes, les bêtes venimeuses, toutes les perversités réfractaires que la civilisation n'a pu apprivoiser, ceux qui aiment le sang, ceux que l'incendie amuse comme un feu d'artifice, ceux que le vol délecte, ceux pour qui l'attentat à la pudeur représente l'amour, tous les monstres du cœur, tous les difformes de l'âme ; population immonde, inconnue au jour, et qui grouille sinistrement dans les profondeurs des ténèbres souterraines. Un jour, il advient ceci que le belluaire distrait oublie ses clefs aux portes de la ménagerie, et les animaux féroces se répandent par la ville épouvantée avec des hurlements sauvages. Des cages ouvertes, s'élancent les hyènes de 93 et les gorilles de la Commune. » (Théophile Gautier, *Tableaux du Siège, Paris, 1870-1871*, Paris, Charpentier, 1872, p. 372-373.)
49. « Messieurs les ouvriers, par cela seul qu'ils caressaient mieux la bouteille que le travail et se lavaient fort peu les mains, n'ayant pas le temps de le faire, se sont mis en tête que tout leur était dû, leur appartenait sur la terre, et qu'ils en savaient assez long, n'ayant jamais appris que chacun leur métier, pour se substituer avantageusement à tous les gouvernements des peuples civilisés. [...] Ce n'est même plus la barbarie qui nous menace, ce n'est même plus la sauvagerie

qui nous envahit, c'est la bestialité pure et simple. » (Ernest Feydeau, *Consolation*, Paris, Amyot, 1872, p. 191-192.)

50. « L'ivrognerie était l'élément de règne de cette révolution crapuleuse. Une vapeur d'alcool flottait sur l'effervescence de sa plèbe. La bouteille fut un des "instruments de règne" de la Commune. Elle abrutissait avec le vin et l'eau-de-vie les bandes imbéciles qu'elle expédiait à la mort, comme le Vieux de la Montagne hallucinait ses séides avec le haschich. Ses bataillons marchaient en titubant au combat. Il y avait des delirium tremens dans la folie de leur résistance. Ils tombaient ivres-morts sous les balles et sous les obus. » (Paul de Saint-Victor, *Barbares et bandits*, Paris, Michel Lévy, 1872, p. 249.)

51. Émile Zola, 8^e lettre de Paris, dans *Le Sémaphore de Marseille*, 29 mai 1871.

52. Paul Lidsky, *Les Ecrivains contre la Commune*, op. cit., p. 69. La tendance à la parodie dictionnaire accompagnée aussi le discours des opposants à la Commune : dans le *Dictionnaire de la commune et des communeux* signé sous le pseudonyme du Chevalier d'Alix (Thoreux, 1871), on trouve de cette façon des entrées comme « Camisole de force - Uniforme réglementaire des insurgés, qu'ils cherchent à mettre à la nation » ; « Commune - Les Écuries d'Augias. - On réclame Hercule » ; « Débâcle - En route pour Cayenne ! » ou « Fange - leur élément ».

53. Gustave Flaubert, Lettre à George Sand du 12 octobre 1871, *Correspondance*, édition électronique d'Yvan Leclercq et Danielle Girard, [En ligne], URL : <https://flaubert.univ-rouen.fr/correspondance/edition/>.

54. Schéma binaire et hyperbolique dont on notera qu'il constitue le socle d'une logique argumentative qui s'actualise jusque dans les discours des politiciens de la V^e République par la mobilisation de termes comme « racailles », « Gaulois réfractaires » ou « ensauvagement », tous opposés à une « République » imaginée comme incarnation de l'ordre et de la civilisation.

55. Charles-Marie Leconte de Lisle, *Lettres à José-Maria de Heredia*, éd. Charles Desprats, Paris, Champion, 2004, p. 66-67.

56. Quentin Deluermoz, *Commune(s) 1870-1871*, op. cit., p. 257.

57. Les minutes de l'intervention de Hugo sont disponibles sur le site de l'Assemblée nationale, à l'adresse : <https://www2.assemblee-nationale.fr/decouvrir-l-assemblee/histoire/grands-discours-parlementaires/victor-hugo-8-mars-1871>.

58. Le journal *Le Rappel* publiera des textes d'Hugo, dont les vers trop conciliants déplairont à certains communards. Ainsi, depuis une prison, le communard Jean Trohel s'adresse à Hugo et lui reproche d'avoir écrit, dans un poème publié dans *Le Rappel* du 15 décembre 1871 : « Les soldats cependant ils ne sont pas méchants... ». Trohel enrage : « Pas méchants !.../ Eventrer des femmes et des enfants / Pêle-mêle entasser, dans la terre glacée / La tête morte avec celle où vit la pensée / Fusiller, massacrer, du matin jusqu'au soir / Ce n'est rien, c'est agir pour faire son devoir ! / Pas méchants ! ces bandits que la terre escorte ! / Ô poète, est-ce toi qui parles de la sorte ? » (voir Robert Brécy, *La Chanson de la Commune. Chansons et poèmes inspirés par la Commune de 1871*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1991, p. 121). L'anecdote illustre bien le rôle ambivalent reconnu à Hugo : la déception que provoquera sa tiédeur, mais plus encore les attentes qui continuent de peser sur lui. C'est que Victor Hugo incarne encore la figure du poète au service du peuple : il n'est ni anodin que certaines pièces des *Châtiments* aient été au programme du premier concert organisé par la Commune aux Tuileries, ni que Louise Michel raconte à Hugo, depuis son exil en Nouvelle-Calédonie, que les communards ont publié l'un de ses portraits (Louise Michel, *Je vous écris de ma nuit - Correspondance générale 1850-1904*, édité par Xavière Gauthier, Paris, Les Éditions de Paris, 1999, p. 243). Sur Hugo et la Commune, voir notamment Bernard Noël, *Dictionnaire de la Commune*, vol. II, Paris, Flammarion, 1978, p. 9-10 et Franck Laurent, « Victor Hugo, *Le Rappel* et la Commune », *Texte de la communication au Groupe Hugo du 13 mars 2004*, disponible en ligne : <http://groupugo.div.jussieu.fr/groupugo/04-03-13laurent.htm>.

59. Michèle Audin, *Comme une rivière bleue*, Paris, Gallimard, 2017, p. 227.

60. Delphine Gardey, *Écrire, calculer, classer. Comment une révolution de papier a transformé les sociétés contemporaines (1800-1940)*, Paris, La Découverte, 2008.
61. Roger Bellet, *Presse et journalisme sous le second Empire*, Paris, Armand Colin, 1967, p. 36.
62. Hubert Juin, « La Commune et ses écrivains », repris dans *Lectures du XIX^e siècle*, Paris, Christian Bourgois, 2010, p. 323-339.
63. Bertrand Tillier, *La Commune de Paris, révolution sans images ?*, op. cit., p. 26.
64. Suffisamment pour qu'on en fasse un volume : voir Émile Zola, *La Commune. 1871*, édité par Patricia Carles et Béatrice Desgranges, Paris, Nouveau Monde Éditions, « Chronos », 2018.
65. Voir par exemple Jean Thibaudeau, *Socialisme, avant-garde, littérature : interventions*, Paris, Les Éditions sociales, 1972, p. 191.
66. *L'Écho de Paris*, « La pucelle de Belleville », Henry Bauer, 22 octobre 1886.
67. Dans une étude bibliométrique, Guy Rosa, Sophie Trepizur et Alain Vaillant observent que lors des crises politiques de 1830, 1848 et 1871, la production poétique connaît des hausses remarquables par rapport à la chute générale du reste de la production littéraire (« Le peuple des poètes. Étude bibliométrique de la poésie populaire de 1870 à 1880 », dans *Romantisme*, n° 80, 1993, p. 26).
68. Louise Michel, *La Commune*, éd. Éric Fournier et Claude Retat, Paris, La Découverte, 2015, p. 334-335.
69. Quoique : un rapport de police, établi dans le 1^{er} arrondissement à la date du 5 mars 1871 raconte que le policier a d'abord été attiré par un groupe hilare, stationnant sur le trottoir face à une inscription titrant « Quelle différence y a-t-il entre une feuille de vigne et Mac-Mahon ? C'est que tous deux servent à couvrir les partis ». Voir Céline Braconnier, « Braconnages sur terres d'État. Les inscriptions politiques séditeuses dans le Paris de l'après-Commune (1872-1885) », dans *L'Europe vue d'ailleurs*, sous la direction de Jean Leroy, *Genèses*, n° 35, 1999, note 21, p. 113. Il y a fort à parier que la poésie murale, loin de ne relever que d'un sabotage individuel destiné à des passants parcellisés, permet dans certains cas des attroupements que craint par-dessus tout un espace public bourgeois bien ordonné. C'est en tout cas ce qu'indiquait déjà Émile de Girardin, fondateur de *La Presse*, quelques années en amont de la Commune : « Je voudrais que le gouvernement donnât lui-même l'exemple en s'abstenant d'apposer sur les murs aucune affiche, aucun discours, aucune proclamation [...]. La presse libre, la presse dégagée de toute entrave fiscale et légale suffit à tout et en toute circonstance. L'ordre ne peut avoir qu'à gagner à la disparition complète des afficheurs et des crieurs. Les temps de troubles peuvent revenir. Il importe de les prévoir. L'affiche appelle l'affiche, qui provoque l'attroupement ». Voir Émile de Girardin, *Les Droits de la pensée. Question de presse, 1830-1864*, Paris, Serrières, Levy, Plon et Librairie Nouvelle, 1864, p. L, cité par Corinne Saminadayar-Perrin dans *Les Discours du journal. Rhétorique et médias aux XIX^e siècle (1836-1885)*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2007, p. 207.
70. Lucien Descaves, « Préface » [1908] à Victorine Brocher, *Souvenirs d'une morte vivante*, Montreuil, Libertalia, 2019, p. 9.
71. Claude Rétat, « "Paris fut servi au couteau." Découpe de l'histoire », préface à Louise Michel, *La Commune*, op. cit., en particulier les p. 14-17. Voir aussi Louise Michel, « Avant-propos », *Ibid.*, p. 41-44.
72. Gustave Lefrançais, *Souvenirs d'un révolutionnaire. De juin 1848 à la Commune*, Paris, La Fabrique, p. 410.
73. « Citoyens, À l'appel de la patrie en danger, nous avons pris les armes, là était notre devoir. Aujourd'hui, la misère et la lèpre nous ont atteints. Ce n'est que par un sublime effort que nous pourrions améliorer notre avenir. L'époque difficile que nous traversons doit nous avoir amenés à des réflexions sérieuses au sujet de notre position sociale, comme travailleurs. Nous devons nous demander si nous, producteurs, nous continuerons à faire vivre grassement ceux qui ne produisent rien ; si le système que l'on a suivi jusqu'ici est destiné à exister pour toujours, alors

même qu'il nous est complètement opposé. Prouvons, par notre attachement à la sainte cause de la démocratie, que nous sommes dignes de tous les égards qui nous sont dus. [...] » Cité par André Rossel, 1871. *La Commune ou l'expérience du pouvoir par l'affiche et par l'image*, Paris, Les Yeux ouverts, 1970, n.p.

74. Pour une étude du mot *pétroleuse*, sur ses origines, ses connotations, mais aussi sur les opérations de re-sémantisation dont il a fait l'objet, voir Dominique Lagorgette, « La ou les pétroleuses ? Du politique au sexuel, et retour », dans *La Face cachée du genre : Langage et pouvoir des normes*, sous la direction de Natacha Chetcuti et Luca Greco, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2012, disponible en ligne, URL : <http://books.openedition.org/psn/3115>. Voir aussi, de la même autrice, « Chapitre 21. La violence des femmes saisie par les mots. “Sorcière”, “Tricoteuse”, “Vésuvienne”, “Pétroleuse”: un continuum toujours vivace ? » dans *Penser la violence des femmes*, sous la direction de Coline Cardi *et. al.*, Paris, La Découverte, « Sciences humaines », 2012, p. 375-387.

75. Sur le mythe de la pétroleuse, voir notamment Laure Godineau, « La pétroleuse. Le déni et l'exacerbation de la violence politique des femmes sous la Commune de Paris » dans *Combattantes. Une histoire de la violence en Occident*, sous la direction de Martial Poirson, Paris, Seuil, 2020, p. 111-124.

76. Catulle Mendès, *Les 73 journées de la Commune*, Paris, Lachaud, 1871, p. 320-321.

77. Alexandre Dumas fils, *Une lettre sur les choses du jour*, cité par Paul Lidsky, *Les Écrivains contre la Commune*, *op. cit.*, p. 64. Notons que cette sordide phrase de Dumas donne son titre à l'un des volumes de la trilogie de bandes dessinées *Communardes !* (Wilfrid Lupano et Xavier Fourquemin, *Nous ne dirons rien de leurs femmes...*, Grenoble, Vents d'Ouest, 2016).

78. Voir Quentin Deluermoz, *op. cit.*, p. 252-253.

79. Dans *Caliban et la sorcière*, Silvia Federici évoque le cas des pétroleuses, qu'elle considère comme un mythe tout droit tiré du répertoire d'images de la chasse aux sorcières (Silvia Federici, *Caliban et la sorcière* [2004], trad. Collectif Senovero et Julien Guazzini, Paris, Entremonde, 2018, p. 333). Le rapprochement est fait allusivement mais il pourrait être précisé. La thèse de Federici consiste à relire la chasse aux sorcières au prisme d'une analyse marxiste et à montrer comment cette guerre contre les femmes, relevant en apparence des superstitions les plus irrationnelles, était en quelque sorte requise par la transition entre féodalisme et capitalisme. Il s'agissait de lutter contre les résistances qu'opposaient les femmes aux logiques capitalistes, contre leur capacité à se soigner et contre leur capacité à maîtriser la reproduction. Pour comprendre le lien entre ces campagnes de persécutions contre les sorcières et contre les pétroleuses, il faudrait faire un pas plus avant, et rappeler comment certaines femmes de la Commune fomentaient ce type de résistances : peut-être moins concernant la maîtrise du soin (les ambulancières étaient bien là aussi pour soigner les hommes) et de la maternité, mais plutôt à propos de la répartition de la parole dans l'espace public, de la possibilité d'endosser la violence politique, mais aussi d'avoir un pouvoir assumé sur la sphère de la reproduction (i.e. sur la socialisation des futurs citoyens) par le biais des crèches et des écoles, au grand dam de l'Église et de la presse réactionnaire de l'époque.

80. Un exemple parmi d'autres : dans *L'Imaginaire de la Commune*, Kristin Ross dit que l'incendie des guillotines fut à l'initiative d'un groupe « constitué principalement de femmes » (*op. cit.*, p. 31) ce qui n'a encore été prouvé nulle part. Voir le commentaire qu'en donne Michèle Audin sur son blog : <https://macommunedeparis.com/2016/05/21/non-la-commune-na-pas-19-brule-la-guillotine/>.

81. Maxime Vuillaume, *Mes Cahiers rouges*, éd. Maxime Jourdan, Paris, La Découverte, 2011.

82. Si nous disons « légendaire », c'est bien parce que les débats entre historien·nes ne sont pas clos sur ce sujet. On ne sait pas si cette barricade, censée avoir été défendue exclusivement par un bataillon féminin dans lequel se trouvait Élisabeth Dmitrieff, est un mythe créé à partir d'un article du *Journal Officiel* et de *L'Histoire de la Commune* de Lissagaray, ou s'il faut plutôt se méfier

de la tendance de certaines à vouloir le déconstruire (quitte à occulter ce fait avéré : que des femmes se sont effectivement battues sur de nombreuses barricades, y compris aux côtés d'hommes). Sur cette question voir notamment Alain Dalotel, « La barricade des femmes », *La barricade*, sous la direction d'Alain Corbin et Jean-Marie Mayeur, Paris, Éditions de la Sorbonne, 1997, p. 341-355, disponible en ligne : <http://books.openedition.org/psorbonne/1199>.

83. Prosper-Olivier Lissagaray, *Histoire de la Commune de 1871*, op. cit., p. 326. La scène est reprise par Jacques Tardi dans, *Le Cri du peuple*, tome 4, *Le testament des ruines*, Paris, Casterman, 2004, p. 26.

84. Sur ces disparités, voir Édith Thomas, *Les « Pétroleuses »* [1963], Coaraze, L'Amourier, 2019, p. 74-75.

85. Carolyn J. Eichner, *Franchir les barricades. Les femmes dans la Commune de Paris*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2020.

INDEX

Mots-clés : Commune de Paris, Imaginaire, Imaginaire social, Héritage, Représentations, Politique

AUTEURS

JUSTINE HUPPE

FNRS – Université de Liège

DENIS SAINT-AMAND

FNRS – Université de Namur